



HAL
open science

Conséquences des incendies du Grand-Bénard ou le prix de l'imprudence

Thérésien Cadet

► **To cite this version:**

Thérésien Cadet. Conséquences des incendies du Grand-Bénard ou le prix de l'imprudence. *Info-Nature*, 1972, 1, pp.13-14. hal-04022524

HAL Id: hal-04022524

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04022524>

Submitted on 23 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CONSEQUENCES DES INCENDIES DU GRAND-BENARD OU LE PRIX DE L'IMPRUDENCE

C'est encore dans toutes les mémoires : au mois d'octobre, l'an dernier, de vastes incendies ont ravagé des centaines d'hectares de « branles » et de jeunes tamarins depuis les environs du Piton Maïdo jusqu'aux Remparts de Cilaos, approximativement entre les courbes de niveau 1.900 et 2.500 mètres. Les moyens matériels et humains mis en œuvre pour combattre le sinistre ont été considérables et sans nul doute que sur le plan financier ils ont coûté fort cher aux pouvoirs publics, c'est-à-dire à la collectivité, donc à nous tous. N'ont pas été chiffrés les nuits sans sommeil, les fatigues, les rhumes et les bronchites des sauveteurs.

N'envisageons pas non plus l'atteinte portée à la beauté des lieux, bien que la symphonie des verts et des jaunes de cette lande à « branles » était bien plus séduisante et plus reposante que l'univers de roches et de troncs calcinés qui s'offre maintenant aux yeux du touriste après la verdoyante forêt de Tamarins et de calumets des régions plus basses. Cependant, la disparition du couvert végétal a des conséquences certainement moins spectaculaires que la défiguration du paysage ou l'anéantissement d'une récolte mais bien plus graves pour l'avenir. Il faut considérer la question d'un triple point de vue : les plantes, le sol et l'eau.

Ces régions incendiées, en raison des facteurs climatiques défavorables qui y règnent (température moyenne assez basse, pluviométrie relativement faible et irrégulière), sont très difficilement colonisées par les végétaux, alors que dans des lieux plus chauds et humides (St-Philippe, Grand-Brûlé), deux siècles suffisent pour qu'une coulée de lave soit recouverte d'un épais manteau végétal. Ici, après des millénaires, n'existe qu'une broussaille éricoïde. Néanmoins, dans des fissures des roches où des plantes avaient pu s'enraciner, commençait à se former un vrai sol. Les Tamarins s'étaient déjà installés et, bien que chétifs, n'en constituaient pas moins des réservoirs de semences prêtes à envahir ces espaces neufs. Plus tard, lorsque le basalte aurait été plus profondément altéré à l'ombre des « branles » et des Tamarins, des calumets et des bois de couleur seraient venus constituer une belle forêt riche en Fougères et en Orchidées. Mais par suite de circonstances malheureuses (sécheresse exceptionnelle, grande inflammabilité et extrême sensibilité au feu des Tamarins et des « branles »), l'imprudence humaine a arrêté brusquement cette évolution et ce que la nature avait pris des milliers d'années à édifier s'est volatilisé en fumée en l'espace de quelques jours.

Après le passage du feu, tous les végétaux étant brûlés, les roches et les plages de sol sont rigoureusement à nu. Même l'humus peu évolué qui avait pris naissance sous les arbustes a été consumé. L'effet tampon du feuillage contre la violence des pluies et des écarts de température, le ralentissement, voire l'annulation, des effets du ruissellement par les troncs, les racines et l'humus est maintenant supprimé. Aussi, assiste-t-on en ce moment à une

reprise brutale de l'érosion torrentielle. A la moindre pluie, il se forme partout des ruisselets arrachant les plages du vrai sol qui avait pu se former dans les fissures et à l'ombre des plantes. Les matériaux entraînés s'accumulent dans les ravins et seront ultérieurement emportés vers la mer lors des crues plus importantes. La roche basaltique se retrouvera bientôt à nu comme aux premiers jours de sa genèse.

L'eau des précipitations reçues par ces régions s'infiltré en grande partie par les nombreuses fissures qui affectent le basalte. Une autre part coule rapidement le long de la pente et se trouve canalisée dans de multiples ravins. Une troisième partie était provisoirement retenue en surface, dans le sol et surtout dans l'humus. Cette eau stockée servait à l'alimentation des plantes, à l'évolution de la roche en vrai sol, et même si une fraction finissait par s'infiltrer, cette infiltration se faisait lentement et durait bien longtemps après les pluies. Des sources situées à des altitudes inférieures et qui ne sont que des résurgences de l'eau infiltrée se trouvaient régularisées. Leur débit échappait ainsi à l'irrégularité des précipitations atmosphériques.

On voit donc apparaître trois conséquences néfastes de l'incendie sur le régime de l'eau. Cette troisième fraction des précipitations étant actuellement — et pour très longtemps encore — quasiment nulle :

1) l'alimentation en eau des plantes sera très irrégulière. Ces dernières seront soumises alternativement à des courtes périodes de bon ravitaillement et à des périodes plus longues de sécheresse intense, conditions défavorables à l'installation rapide d'un couvert végétal.

2) la formation d'un vrai sol permettant le développement de la forêt sera d'une très grande lenteur.

3) les nappes souterraines et les sources, ravitaillées par à coups, auront une importance réduite et un régime irrégulier.

Ces quelques réflexions, si elles traduisent l'amertume du biologiste devant les plaies infligées à la Nature par la faute de l'Homme, ne doivent cependant pas inciter au découragement. Elles veulent simplement faire prendre conscience de la fragilité de l'équilibre naturel. L'air, l'eau, le sol, les plantes et les animaux, en un mot l'ENVIRONNEMENT, forment un tout dont le fonctionnement harmonieux cache des rapports infiniment complexes, des états d'équilibres précaires entre les différents constituants. Qu'un de ces états soit rompu et l'édifice s'écroule. L'état d'équilibre, dans les régions considérées, c'est la forêt, milieu dans lequel l'Homme peut s'insérer sans inconvénient et en tirer bien des ressources à condition d'être raisonnable dans la gestion de ce capital naturel. L'équilibre, c'est-à-dire le stade FORET n'était pas encore atteint mais il était en bonne voie de réalisation. Et voilà que par négligence, l'Homme a anéanti lui-même le patrimoine que lui offrait la Nature.

Si la responsabilité collective de la société n'est pas à écarter totalement dans cette dégradation de l'environnement, il faut reconnaître que les catastrophes que sont les incendies de forêt sont le plus souvent causées par l'imprudence de quelques uns. Souhaitons que ces lignes puissent faire prendre conscience à chacun de nous du rôle qu'il a à jouer dans l'œuvre de sauvegarde de la Nature. Soyons vigilants pour nous-mêmes et pour ceux qui seraient défaillants.

par Thérésien CADET.